

AJB 1/3 Recueil de chansons et autres, transcription

Fondation Jean Monnet pour l'Europe, Fonds Joseph Baudouard

Les parties grasses correspondent aux mots soulignés dans le texte original.

Vendredi 28 : Entrée à l'infirmerie près du camps d'aviation.

Dimanche 30 : Lettres à Alexandre. Pendant mon séjour à l'infirmerie : Lettres du P. Avril et J. Doré. Un colis de chez nous. (Grammaire)

Jedi 10 avril : J. Saint. Au jour d'hier j'ai fait mes Pâques. Des Gratias.

Vendredi 11 : Sortie de l'infirmerie avec Antoine de Luppà (?). Je conserve un excellent souvenir de ce séjour à l'infirmerie. Grande camaraderie dans la chambre. Et surtout je pouvais assister à la messe tous les jours. Le Vendredi Saint est fêté en Allemagne de la façon suivante** : on mange des gâteaux et plus de viande que d'habitude. Est-ce possible ! Soirée du Vendredi Saint, dans un chahut !

Samedi : On mange des œufs le midi.

Dimanche de Pâques : Soirée chantante. Je lis l'hymne à la F. lointaine. Malade dans la nuit et le lundi.

Mercredi 16 avril : Carte chez nous.

Samedi 19 : Deux colis. Un d'Alexandre. Un de la Croix Rouge de St. Brieuc (Mr. Vaugarni).

Dimanche 20 : Lettre à Marie.

Mardi 22 : Lettre et carte de Mairaine. Départ de Cogien (?).

Dimanche 27 : Lettre chez nous.

Mercredi 30 avril : Commencement des semailles de pommes de terre.

Jedi 1er mai : Fête du Travail en Allemagne. Repos l'après-midi. Carte à Mr. Recteur (en Allemand).

Samedi 3 mai : Neige toute la journée. Froid d'hiver !

Dimanche 4 mai : Au réveil 15 cm. de neige.

Mardi 6 mai : Carte de Marie (nichts)

Vendredi 9 mai : Colis de chez nous et photos. Lettre de L. Morin.

Dimanche 11 mai : Petits pois. Carte de chez nous. Neige. Pluie.

Vendredi 16 mai : Lettre de Parrain (27 av.) et d'Alex (17 avril)

Dimanche 18 mai : Lettre chez nous . Ascension. Photos à la ferme. Ni beurre – ni graisse.

Lundi 19 mai : Cigares. Orage dans la soirée.

Mardi 20 mai : Lettre de Papa du 17 avril.

Vendredi 23 mai : Carte de Marraine.

Dimanche 25 mai : 1 an de captivité. Lettre à Elisabeth.

Dimanche 1er juin : (Pentecôte) Carte de chez nous avec photos.

Samedi 7 juin : Colis de Fs. Songniard [?]. Photos de Marie et de sa fille.

Dimanche 8 : Lettre à Parrain et Marraine avec photo. Photos avec Jh. Rose.

Vendredi 13 juin : Colis de linge de chez nous.

Dimanche 15 juin : Carte chez nous.

Licht luft und sonenschein

Last zu euren fenstern rein

Dimanche 22 juin : Entrée en guerre de la Russie. Lettre à Mr. Bon.

Lundi 23 : Carte de Papa.

Mercredi 25 juin : Fin des foins.

Vendredi 27 juin : Lettre de Marraine et photo de Papa et Maman.

Dimanche 29 juin : Carte de chez nous.

Vendredi 4 juillet : Lettre d'Elisabeth. Colis.

Dimanche 6 juillet : Carte à Alexandre.

Vendredi 11 juillet : Carte de Maman.

Dimanche 13 : Lettre chez nous.

Mardi 15 juillet : Lettre de Marraine du 26 juin avec 2 photos.

Vendredi 18 juillet : Carte de Maman du 1er juillet.

Dimanche 20 juillet : Carte de L. Michel. Paye.

Dimanche 27 juillet : Lettre chez nous.

Mardi 29 : Carte et lettre de Mr. Recteur et Mr. Bon.

Mercredi 30 : Colis d'Elisabeth.

Dimanche 3 août : Messe par un prêtre prisonnier. Carte et étiquette chez nous.

Mardi 5 août : Carte de maman.

Vendredi 8 : Carte d'Alexandre.

Dimanche 10 août : Lettre chez nous.

Dimanche 17 août : Carte chez nous. « Bonjour de mes patrons ».

Dimanche 24 août : Lettre chez nous. Montre. Lettre de Papa.

Schön ist die jugend seit ; die kommt nie Wider.

Mardi 26 août : Lettre de Morraine.

Samedi 30 août : Lettre de Morraine. Fin de moisson.

Dimanche 31 : Envoi de 50 [?].

Mardi 2 sept. : Carte L. Michel.

Vendredi 5 sept. : Carte de Papa

Dimanche 7 sept. : Lettre chez nous.

Dimanche 14 sept. : Carte à Marie.

Mercredi 17 : Colis (9)

Dimanche 21 sept. : Lettre chez nous (chaussons).

Mardi 23 : Carte de Papa.

Dimanche 28 sept. : Carte à Elisabeth.

Mardi 30 : Lettre de Morraine.

Dimanche 11 mai 1941

– Sur le sol de l'ennemi –

(1) Il y avait une fois un prisonnier
Qui tout seul dans la plaine étendait du fumier
La bise soufflait faisait rage.
Mais, lui, perdu comme dans un nuage
Ne sentait pas le vent qui hâlait son visage.

(2) Mais dis-moi, mon petit (prisonnier), quelles étaient tes pensées ?
Pensais-tu à la France, à sa gloire passée ?
Pensais-tu aux exploits que tu fis en Moselle ?
Pensais-tu à cette Europe nouvelle
Où régnera, dit-on, des peuples l'amitié ?
Pensais-tu... mais je voudrais t'entendre parler.

(3) Vous qui m'interrogez, n'êtes-vous point indiscret ?
Il est des sentiments qui veulent rester muets
Ceux que je caressais je ne saurais les dire,
Le moins que j'en pourrais exprimer
Si je l'essayais sur ma lyre
Risquerait de la briser.

(4) L'âme du prisonnier est une chambre close
Où n'y peut pénétrer la plus petite chose
Il vit parmi un monde qui ne le comprend pas
C'est pourquoi il se tait et pleure parfois tout bas.

(5) Vous qu'un sort favorable n'a jamais exilé
Et qui dans le malheur n'avez jamais été

Vous ne soupçonnez pas ce qu'est l'âme meurtrie
De celui qu'on fait vivre bien loin de sa patrie

(6) N'essayer pas d'ouvrir un cœur si mystérieux
Car pour vous étranger, il restera fermé
Le trésor qui s'y cache est un trésor précieux
Et s'il vous le livrait, il serait profané

(7) Que ne puis-je porté sur le char de l'aurore
Cher objet de mes vœux m'élancer jusqu'à toi
Reprends le clair dessein de ton rôle ancestral
Par-dessus les combats, sois l'amour idéal
Entre les dieux d'argent et l'idole racée.

Composée par un prêtre du Rt. IV B.

11 avril 1941

Sur la terre d'exil pourquoi restai-je encore,
Il n'est rien de commun entre l'Allemagne et moi.

*Faite à Malkwitz et donnée à Colbitz. Par Jh. Rose,
le Dimanche soir le 18 mai et le Dimanche de la Pentecôte 1er février.*

Dont les rires fleurissent en voyant nos wagons.
Dépouillaient leurs pruniers et vous jetaient les prunes.

Et depuis lors c'est tout ! Dans les maigres nouvelles
Je cherche à deviner ton visage nouveau.
Ô beau jardin meurtri, découpé en deux clos
Par le tracé d'une barrière artificielle.

Je sens battre ton cœur, ô France tiraillée.
Forte en ton unité, malgré les ponts sautés.
Je sens grandir ton âme, ô pays indompté.
Et qui te vengera de ceux qui t'ont raillée.

Ô ma France coincée entre masse et enclumes
Tu peux compter sur nous tes lointains prisonniers
Comme le paysan conserve en son grenier
Les semences choisies pour les labours qui fument

Ô ma France pillée et non pas terrassée,
De ses membres épars, bloqués en un faisceau.
France tu constitues un corps si magnifique,
Bretagne des pêcheurs, fidèle au pacte d'Anne.
Mayenne, Anjou, Vendée et Nord si travailleurs
Normands riches et gais, tous les pommiers en fleurs
Lorraine de l'acier et Beauce aux lourdes glanes.

Sonore Languedoc et Toulouse aux violettes,
Béarn et Roussillon, Auvergne et Nivernois,

Province de soleil escarpé Dauphinois
Bourgogne et Bordelais aux bouteilles coquettes.

Primitifs embryon et vous unissant toutes
Salut. Ile de France, apanage des rois,
Qui pour poser leur gloire et garantir leurs droits,
Ont inventé Paris, Paris la clef de voûte.

Ô dernière vision et jamais importune,
Des femmes de chez nous en robe de moisson.
Mais pourquoi tes enfants ont-ils démerité
En gaspillant hélas, cette douceur exquise ?

Salut pays de grâce et sol de cathédrales,
Qui prie de tout ton cœur et craint d'être bigot.
Fier de compter des Saints parmi tous tes héros
Et qui remplit du Christ les missions filiales.

Toutes nous vous saluons, ô provinces anciennes
Que la France a groupée et porte dans son sein.
Des rochers de Menton jusqu'à l'île de Sein,
Des rives de la Blies au golfe de Guyenne [?]

Je rêve à mon terroir, à mon lopin de terre
En quelque pauvre coin de ton immensité.
Je rêve à cette rue en la grande cité
Où mon amour bâtit un foyer qui m'espère.

De ces divers aspects, comme une mosaïque
France tu fais un tout, un harmonieux tableau.
Pays où j'ai trouvé le ciel et l'horizon
Que ne remplaceront jamais d'autres présences.

Je vois tes proportions justes et régulières,
Que mon doigt d'écolier suivant sur ton manuel
Tes quatre fleuves purs, tes lacs garnis de ciel
Et tes chaînes de monts qui ferment les frontières.

Salut, pays glorieux, même après les défaites,
Car les bouillants gaulois et les escadrons francs
Ont posé tes remparts. Et Clovis et Weygand,
Turenne et Jeanne d'Arc ont gardé tes conquêtes.

Salut, pays de l'art, terre de l'élégance
Qui sait poétiser les charmes féminins
Et draper en déesse des jeunes mannequins.
Inspirateur du goût, paradis de l'aisance.

Salut, pays de vin, terre de gourmandise
Qui connaît le bien vivre et sait en profiter.

– Hymne à la France lointaine –

Pour mieux voir son village au fond de la vallée
Fidèles aux souvenirs, le montagnard songeur
Escalade le pic et sent battre son cœur
Devant les champs auxquels sa vie est immolée.

Pour juger son tableau, le peintre se recule
Et clignant de son œil, peut mieux goûter l'effet.
Le fondu des couleurs en ensemble parfait
Évoque le soleil brillant au crépuscule.

Ô ma France ! Depuis que ne t'ont plus foulé
Mes pieds lourds de sabots, je t'aime mieux qu'avant.
Transporté loin de toi par le sort décevant,
Je te contemple mieux en mon âme exilée.

Terre de mes aïeux, terre de ma naissance.
Ô patrie accueillante, abris de nos maisons.

– Envoi de fleurs –

Pour vous obliger de penser à moi,
D'y penser souvent, d'y penser encore,
Voici quelques fleurs, bien modeste envoi,
De très humbles fleurs qui viennent d'éclorre.

Ce ne sont pas là de nobles bouquets
Signés de la main de savants fleuristes,
Liés par des nœuds de rubans coquets
Paquets très rieurs, chef-d'oeuvres d'artistes.

Ce sont d'humbles fleurs presque fleurs des champs,
Mais ce sont des fleurs simples et sincères.
Des fleurs sans orgueil au libre penchant.
Des fleurs de poète à deux sous pas chères.

J'aurais mieux aimé de riches bijoux
Que ce souvenir vraiment trop champêtre.
Bagues, bracelets, féminins joujoux.
J'aurais mieux aimé... Vous aussi peut-être.

Mais du moins ces fleurs, ce modeste envoi,
Ces très humbles fleurs qui viennent d'éclorre
Vous diront tout bas de penser à moi
D'y penser souvent, d'y penser encore.

Fliergerhors, le 3.4.41

– Le jouet –

(1) Un petit gamin, enfant des faubourgs,

Sur les grands boulevards et les places publiques
Venait à chacun offrir chaque jour
Un modeste lot de jouets mécaniques
C'étaient des soldats peints et chamarrés de toutes les couleurs et de tous les grades
Faisant manœuvrer leur sabre doré.
Militairement comme à la parade.

(Refrain) Et le bambin adorait ses joujoux
Presque à la folie,
Mais il devait hélas les vendre tous
Pour gagner sa vie.
Et chaque fois que l'un d'eux s'en allait,
Ô douleur atroce,
Un long sanglot en silence gonflait son cœur de gosse.

(2) Mais le préféré parmi ses soldats,
Un bel officier, hussard de la garde
Étant le plus cher ne se vendait pas :
« Celui-là, pense-t-il, au moins je le garde ».
Lorsqu'un jeune enfant richement vêtu
Aperçut un jour ce petit homme d'armes
Vint pour l'acheter, offrit un écu,
Alors le pauvre gosse fondit tout en larmes.

(Refrain) « Pourquoi pleurer ? », fit l'autre enfant doux
D'un air de surprise.
« C'est que, dit-il, tu prends mon seul joujou
Et mon cœur se brise ».
Et l'autre enfant repris modestement,
L'âme très bonne,
« Je te l'achète et puis, ne pleure plus, je te le redonne ».

(3) Et depuis ce temps ce furent deux amis,
Se voyant chaque jour dans leur promenade
Et comme deux frères, tendrement unis,
Partageant leurs jeux en bons camarades.
Mais au petit camelot on vint un matin
Annoncer soudain la nouvelle affreuse
Que son compagnon était mort soudain
Emporté la nuit par la grande faucheuse.

(R) Alors le bambin saisit son hussard,
Son idole chère,
Puis il s'en fut le porter l'œil hagard
Sur la blanche pierre.
S'agenouillant pieusement il dit
D'une voix étrange :
« Emporte-le pour jouer au paradis

Avec les anges ».

09/03/41

– Nous n'avons qu'une Mansarde –

(Refrain) Nous n'avons qu'une mansarde

Au quatrième sous les toits

Et la lune nous regarde

Et nous éclaire à la fois.

Ce rayon au clair de lune

Qui nous caresse au dodo

Ça vaut mieux qu'une fortune

Et c'est plus beau qu'un château.

(1) Il y a des rupins

Qui font leur malin

En dépensant leur galette

Avec leurs villas

Sur la Riviera

Ils en font tout un plat

Et nous autres on est des ouvriers

Tout travailler des jours entiers

Et nous avons simplement pour logis

Une mansarde dans une cour de Paris

(2) Pas de tapis, pour sauter du lit

Il y a des vieux journaux par terre

Le lavabo, ce n'est qu'un vieux pot

Félé du bas jusqu'en haut

L'eau courante est pour nous la gouttière

Où l'on peut se laver un peu les jours qu'il pleut

Et pour monter chez soi

On a pas d'ascenseur

Mais on est quand même à la hauteur.

(3) Un jour viendra où l'on s'en ira

Dans sa petite cabane à la campagne

« Tandis que l'orchestre sangline [?]

Faites tous bien avec moi »

André

Pour vivre heureux

Quand nous serons vieux

Dans un coin de la banlieue

Et notre rêve sera comme il est pour beaucoup

Rester chez nous

Piquer des choux

Mais en attendant ce jardin prometteur
A la fenêtre on a des fleurs

Colbitz, le 9 mars 1941

– Pour bien faire la mouche –

(1) On a chanté la valse des gigolettes
On a chanté la valse des petits pois
On a chanté la valse des mimosettes
Et puis la valse de je ne sais plus quoi
On a chanté la valse de la patronne
On a chanté la valse des bas noirs
Eh ! bien c'est la chanson qui bourdonne
Que je vais vous chanter ce soir.

(Refrain) Pour bien faire la mouche
Faut fermer la bouche
Si vous faites ça tout bien en même temps
Vous verrez comme c'est charmant
Comme les petites abeilles
C'est une merveille
Faut que chacun fasse son petit bourdonnement

(2) Y'a des chansons soi-disant populaire
Qu'il faut apprendre pendant 107 ans
Afin de pouvoir les chanter, quelle misère
La mienne n'a pas tous ces inconvénients
Pas besoin de se servir de boussole
Au premier coup c'est simple comme bonsoir
On rechope l'air, tant qu'aux paroles
Pas besoin de les savoir.

(Refrain)

(3) J'en vois quelques-uns parmi vous qui s'entêtent
Afin de ne pas faire ce bruit joli
Si quelque fois ma chanson vous embête
Ne prenez pas la mouche mes amis
Il ne faut pas que cela vous chagrine
Et comme cette fois c'est pour la dernière fois

– Bataillon d'Afrique –

(1) Très chers parents quelle triste nouvelle
En apprenant ma condamnation
Et toi ma sœur si tu voyait ton frère
Dans quel état il est dans sa prison
Ne croyez pas que je vous déshonore
C'est pour avoir giffloter mon sergent

(Refrain) Ah ! pauvre mère, si tu vivais encore
Dans quel état verrais-tu ton enfant ? (bis)

(2) Je vais mourir, je vais quitter la terre
Je vois la mort qui m'attend sans pâlir
Messieurs les juges qui me trouvent coupable
Auront un jour à se le repentir
J'ai un remords qui me déchire encore
C'est de ne pas avoir fusillé mon sergent

(Refrain)

(3) Écoutez et voyez pères et mères de famille
Vous qu'élevez des enfants au berceau
Faites qu'ils n'aillent pas aux bataillons d'Afrique
Car ce serait leur creuser leur tombeau
Demain matin au lever de l'aurore
Sous ces palmiers on va me fusiller

(Refrain) Ah ! pauvre mère, si tu vivais encore
Dans quel état verrais-tu ton enfant ?
Ah ! pauvre père, mourir si jeune encore.
Vien voir couler
Le sang de mes vingt ans.

[Signature ?]

2/2/41

– Fleur de blé noir –

(Refrain) Ah ! nulle Bretonne n'est si mignonne à voir
Que la belle que l'on appelle Fleur de blé noir
Non ! non ! nulle Bretonne n'est si mignonne à voir
Que ma Fleur de blé noir

(1) Sur les bords de la Rance où j'ai vu le jour
Jeu la ferme espérance d'être aimé d'amour
Dans une métairie comme aide-berger
Pour mieux voir ma jolie je me suis engagé

(2) Quand je l'ai rencontrée un soir dans les blés
Si blonde et si dorée j'en fus aveuglé
Et ma lèvre ravie murmura « Bonsoir »
Salut à vous ma mie, ma Fleur de blé noir.

(3) C'est dans les blés de même qu'un beau soir de mai
Que je lui dis je t'aime, toujours t'aimerai
C'est dans les blés encore, qu'au doigt je lui mis
Un clair matin d'aurore l'anneau des promis.

(4) Allons gars et fillettes, fauchez les moissons

Car dès la moisson faites nous nous marierons
Allons cueillir les gerbes, car [?] tous rassemblés
Nous danserons sur l'air où l'on bat le blé.

(5) Vivons la vie heureuse que Dieu nous fera
Attendons la faucheuse qui nous fauchera
Et lorsque tombera votre dernier soir
Semez sur votre tombe des Fleurs de blé noir.

– Ma Normandie –

(1) Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fuit loin de nous
Sous le beau ciel de notre France
Quand le soleil revient plus doux
Quand la nature est reverdie
Quand l'hirondelle est de retour
J'aime à revoir ma Normandie
C'est le pays qui m'a donné le jour

(2) J'ai vu les lacs d'Helvétie
Et ses chalets et ses glaciers
J'ai vu le ciel de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers
En saluant chaque patrie
Je me disais aucun pays
N'est plus beau que ma Normandie.
C'est le pays qui m'a donné le jour.

(3) Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir
Et quand ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour
J'irai revoir ma Normandie
C'est le pays qui m'a donné le jour.

2/2/41

– La petite Eglise –

(1) Je suis une église au fond d'un hameau
Dont le fin clocher se mire dans l'eau
Dont l'eau pure d'une rivière
Et souvent lasse quand tombe la nuit
J'y viens à pas lents bien loin de tout bruit
Faire une prière.

(2) Des volubilis en cachent l'entrée

Il faut dans les fleurs faire une trouée
Pour venir prier au lieu saint
Un calme imposant y saisit tout l'être
Avec le printemps un parfum pénètre
– Muguet et jasmin –

(3) Des oiseaux parfois bâtissent leurs nids
Sur la Croix de bronze où Jésus souffrit
Le vieux Curé les laisse faire
Il dit que leur chant est l'hymne divin
Qui monte les cœurs en le clair matin
Vers Dieu notre Père

(4) La petite église est simple, un grand cierge
Brûle dans le soir auprès de la Vierge
Comme une étoile du printemps
Mais Dieu doit aimer la petite église
Et venir souvent dans l'ombre indécise
Bénir ses enfants.

(5) Je sais...
Lorsque je suis las du monde et du bruit.

– Tout en fumant la cigarette –

(1) Les cartes sont sur la table
Et les joueurs pressés
Ont les yeux pleins de fièvre et s'en vont se placer
Avec un calme admirable
Un croupier très aimable
Aux cheveux noirs lisses
A saisi plusieurs jeux et vient de les passer
Aux banquiers fort respectables
Les brèmes ont été brassées
Et la partie vient de commencer

(Refrain) Tout en fumant la cigarette
On prend fiévreusement les cartes au tapis
On fume un brin puis on s'arrête
C'est tant mieux ou tant pis
On perd et parfois on s'entête
Et machinalement sur la table accroupis
On voit se défiler toute la belle galette
Tout en fumant la cigarette.

(2) Mais comme en vingt minutes on a perdu parfois
Ce qu'on avait gagné depuis plus de 20 mois
Tous les métiers vous rebutent
On renonce à la lutte

Et on se dit ma foi
Travailler maintenant je ne vois pas pourquoi
Et c'est la grande culbute
On se laisse aller dans la boue
Et en soir c'est sa vie qu'on joue

(2ème refrain) Tout en fumant la cigarette
Au détour d'une rue on attend le passant
On n'a plus qu'une idée en tête
Avoir beaucoup d'argent
Le besoin est pressant
Un soir où l'occasion s'y prête
On trempe lâchement les 2 mains dans le sang
On égorge au hasard un travailleur honnête
Tout en fumant la cigarette.

(3) Dans la fange on se vautre ainsi à l'infini
Mais dame tôt ou tard on doit être puni
Si ce n'est pas un jour c'est l'autre
Souvent un faux apôtre froidement vous bannit
La justice s'en mêle et nini c'est fini
Quel beau jour et à la vôtre
On vous fait mijoter deux mois
Et par un matin plutôt froid

(3ème refrain) Tout en fumant la cigarette
Un frisson dans la peau on monte à l'échafaud
On a fait quelques pas puis l'on s'arrête
On a l'air de crâner
Mais on voit bien que c'est faux
C'est à ce moment que l'on regrette
D'avoir trop obéit au plus grand des défauts
Et devant le couteau
On incline la tête
Tout en jetant la cigarette.

02/02/41

– Su la mé (mer) –

(Refrain) Quand je suis sur le rivage
Bien tranquille et tout coum mé
J'pense à ceux qui sont en v'iage
En v'iage au loin su la mé
En v'iage au loin, en v'iage au loin su la mé.

(1) La mé c'est vraiment superbe
Et j'aime bi quand il fait biau
L'été dans nos kios en herbe

La vei s'endormir en miau
Mais quand a'sfach la vilaine
Et q'no z'entend detcheu nous
La grosse vouai de la sirène
No z'en a quasiment pou.

(2) J'aime bi dans nos jours de fête
Quand nos batiaux sont à quai
À l'abri de la tempête
À Chedbourg comme au Bequai
C'est là qu'ils sont le mieux sans doute
Des trai couleurs pavouais es
Mais de ... dans la dérouté
Hélas qu'ils sont exposés.

(3) Quand o saot par su la digue
Dont o fait trembler le blios
Qu'à l'ancre l'vaisseau fatigue
Ah ver je pense es matelots reverront lou village
Et pourront-ils atterri
J'avoue d'si mao vais parages
De Barfieu jusqu'à Goury

(4) J'ai deux gâs dans la mareine
Deux forts et hardis gaillards
L'en revient de ...
L'autre de Madagascar
Y rentrent lou corvée faite
D'y penser no n'en vit pas
Mais que j'pians sans les connaît
Ceux qui sont restés là-bas.

– Dors, ma Bretagne –

(1) L'ajonc de nos landes fume en la paix du soir
Comme l'encens d'un immense encensoir – Dors.
J'entends au loin sonner les derniers Angelus
Notre Bretagne a donc un jour de plus.

(Refrain) Dors, dors, Rouée mani Goz Rivor [?]
Dors, bonne vieille – Puisque ton peuple veille
Dors, Gardiens de ton sommeil
Nous préparons doucement ton réveil.

(2) La nuit sur tes yeux las étend son voile bleu
Dors confiante en la main de ton Dieu – Dors.
Baignant tes pieds poudreux dans l'Océan Moiré
Dors accoudée aux flancs du Ménez-Brez.

(Refrain)

(3) Toujours l'abeille d'or boit l'or de tes landiers
Comme tes fils l'or pur de tes pommiers – Dors.
Sur l'océan toujours tes hardis matelots
S'en vont braver les grands vents et les flots.

(Refrain)

(4) Que pourrait le méchant à l'envieux uni
Contre ton âme et ton front de granit, - dors.
Nous lutterons ainsi que toi-même a lutté
Pour ta richesse et pour ta liberté

(Refrain) Dors, dors, Rouée mani Goz Rivor [?]
Dors, bonne vieille – Puisque ton peuple veille – Dors.
Quand luira le soleil
Le monde entier saluera ton réveil.

– Le Pinard –

(1) Sur les chemins de France et de Navarre
Le soldat chante en portant son bazar
Une chanson authentique et bizarre
Dont le refrain est « Vive le Pinard ».

(2) Aimer sa sœur, sa tante et sa marraine
Jusqu'à la mort, aimer son étendard
Aimer son frère, aimer son capitaine,
Ça n'empêche pas d'adorer le pinard.

(3) Fiers inventeurs de la pomme de terre
On a donné ton nom à des escars
Mais dis-nous donc alors que faut-il faire
Pour honorer l'inventeur du pinard ?

(4) Dans le désert on dit que le dromadaire
N'a jamais soif mais c'est des racontars
S'il ne boit point c'est qu'il n'a que de l'eau claire
Il boirait bien s'il avait du pinard.

(5) Jeune marmot bois le lait de ta mère
C'est ton devoir mais songe que plus tard
Cette boisson te paraîtra amère
Un vrai poilu ne boit que du pinard.

(6) On tend son arc pour avoir la main sûre
On tend des pièges pour prendre les renards
On tend l'jarret pour avoir de l'allure
Moi j'tends mon verre pour avoir du pinard.

(7) on tue les poux avec de l'insecticide
On tue les rats avec du coaltar

On tue les puces avec les acides
On tue l'cafard en buvant du pinard.

(8) Nous prisonniers nous n'avons pas de chance
Il faut trimer sans jamais de pinard
Mais quand un jour nous regagnerons la France
Ah ! ce jour-là nous boirons du pinard.

(Refrain) Le pinard c'est de la vinasse
ça réchauffe par où ce que ça passe
Va-z-y Bidasse, remplis mon quart
Vive le pinard – vive le pinard.

Parti à ... en venant [?] du bois et chanté à Colbitz le dimanche 26.7.41

– Le clan des Sans-Soucis –

Faut bien qu'ils se lèvent pour aller à la soupe
Ah ! si ce n'était pas pour manger
Certainement qu'ils resteraient couchés.
Après le repas croyez-moi qu'ils travaillent
Il n'y vont pas si brutalement
La digestion se fait lentement
Vers les 9 h. v'là leur chef qui s'amène
Et leur dit bien gentiment :
« Les gars il serait peut-être bientôt temps ».
S'ils voient la neige à travers la fenêtre
Il s'écrient : « Restons bien au chaud !
Il doit faire froid au bord de l'eau. »
Je me souviens les avoir vus à l'œuvre
Y'en avait un à travailler
Et quatre debout à le regarder
Vers.. bien qu'ils ne sont jamais tard
A 5 h. ils sont arrivés
Dans la chambre en train de chauffer.

Transcription réalisée par Camille Zanarelli, 2009